« ... L'HOMME HABITE EN POÈTE... »

Cette parole est empruntée à un poème tardif de Hölderlin, dont la transmission a été toute particulière. Il débute par : « Dans un azur délicieux brille le clocher au toit de métal... » (Édit. de Stuttgart, 2, 1, pp. 372 et *sq.*; Édit. Hellingrath, VI, pp. 24 et *sq.*). Afin de bien entendre cette parole : « ...l'homme habite en poète... », il nous faut la restituer au poème avec précaution. C'est pourquoi nous considérerons cette parole. Nous éclaircirons les doutes qu'elle éveille tout d'abord. Autrement nous manqueraient la liberté et la préparation qu'il nous faut, si nous voulons répondre à la parole en ceci que nous la suivons.

« ...l'homme habite en poète [1]... ». On peut à la rigueur se représenter que des poètes habitent parfois en poètes. Mais comment « l'homme » — ce qui veut dire : tout homme et d'une façon permanente — pourrait-il habiter en poète? Toute habitation [2] n'est-elle pas à jamais incompatible avec la manière des poètes? Notre habitation est pressée et contrainte par la crise du logement. En fût-il même autrement, notre façon d'habiter est aujourd'hui bousculée par le travail, rendue instable par la course aux avantages et au succès, prise dans les sortilèges des plaisirs et des délassements organisés. S'il arrive pourtant que notre habitation laisse

1. « ...*dichterisch wohnt der Mensch...* » : « ...poétiquement habite l'homme... ».
2. Cf. p. 170, n. 1.

encore une place, et un peu de temps, à la poésie, alors ce qui a lieu dans le cas le plus favorable, c'est qu'on s'occupe de belles-lettres, que les poèmes soient imprimés ou radio-diffusés. La poésie est alors niée comme nostalgie stérile, papillonnement dans l'irréel, et rejetée comme fuite dans un rêve sentimental. Ou bien elle est comptée comme littérature. La valeur de la littérature est appréciée à la mesure de l' « actualité » du moment. L'actualité, de son côté, est faite et dirigée par les organes qui forment l'opinion publique civilisée. Le mouvement littéraire est un de leurs agents, et, par « agents », il faut entendre ceux qui poussent les autres et sont eux-mêmes poussés. Ainsi la poésie ne peut apparaître autrement que comme littérature. Là même où elle est considérée comme moyen de culture et d'une façon scientifique, elle est un objet de l'histoire littéraire. La poésie de l'Occident a cours sous la dénomination générale de « littérature européenne ».

Maintenant, s'il est entendu d'avance que la poésie n'a qu'une forme d'existence, qui est liée à la vie littéraire, comment l'habitation de l'homme pourrait-elle être alors fondée sur la poésie? Cette parole, du reste, que l'homme habite en poète, est seulement la parole d'un poète, et d'un poète qui, dit-on, n'a pas su venir à bout de la vie. La manière des poètes, c'est de ne pas voir la réalité. Ils rêvent au lieu d'agir. Ce qu'ils font est simplement imaginé. Pour les imaginations, il suffit de les faire. L'action de faire se dit en grec ποίησις. Et l'habitation de l'homme doit être poésie et poétique? Mais seul peut l'admettre celui qui vit loin de la réalité et ne veut pas voir les conditions sociales et historiques auxquelles la vie des hommes est aujourd'hui soumise, ce que les sociologues appellent le « collectif ».

Mais avant de déclarer incompatibles, d'une

façon aussi simple, l'habitation et la poésie, il pourrait être utile de considérer avec calme la parole du poète. Elle parle de l'habitation de l'homme. Elle ne décrit pas les conditions présentes de l'habitation. Surtout, elle n'affirme pas qu'habiter veuille dire avoir un logement. Elle ne dit pas davantage que la poésie ne soit rien de plus qu'un jeu irréel de l'imagination poétique. Qui donc, parmi ceux qui réfléchissent, oserait alors déclarer sans ambages, du haut d'une supériorité assez douteuse, que l'habitation et la poésie sont inconciliables? Elles se supportent peut-être l'une l'autre. Bien plus : peut-être même l'une porte-t-elle l'autre, de telle sorte que l'une, l'habitation, repose dans l'autre, la poésie. Si nous le supposons, alors assurément nous sommes tenus de penser dans leur être même habitation et poésie. Si nous ne nous raidissons pas contre cette obligation, nous pensons, à partir de l'habitation, ce qu'on appelle d'ordinaire l'existence *(Existenz)* de l'homme. A vrai dire, nous délaissons ainsi la représentation courante de l'habitation. Cette représentation ne voit dans l'habitation qu'un comportement de l'homme parmi beaucoup d'autres. Nous travaillons à la ville, mais habitons en banlieue. Nous sommes en voyage et habitons tantôt ici, tantôt là. Une habitation ainsi entendue n'est jamais que la possession d'un logement.

Quand Hölderlin parle d'habiter, il a en vue le trait fondamental de la condition humaine. Et pour la poésie, il la considère à partir du rapport à l'habitation, ainsi entendue dans son être.

Cela ne veut certainement pas dire que la poésie ne soit qu'une décoration et un surcroît de l'habitation. Le caractère poétique de l'habitation ne veut pas dire non plus qu'en toute habitation, d'une façon ou d'une autre, ce caractère se rencontre. La parole : « ...l'homme habite en poète... » dit au

contraire : c'est la poésie qui, en tout premier lieu, fait de l'habitation une habitation. La poésie est le véritable « faire habiter ». Seulement par quel moyen parvenons-nous à une habitation? Par le « bâtir » *(bauen)* [1]. En tant que faire habiter, la poésie est un « bâtir » *(bauen)*.

Nous nous trouvons ainsi en face d'une double exigence : d'abord penser ce qu'on appelle l'existence de l'homme en partant de l'habitation; ensuite penser l'être de la poésie comme un « faire habiter », comme un « bâtir » *(Bauen)*, peut-être comme *le* « bâtir » par excellence. Si nous cherchons dans cette direction l'être de la poésie, nous parviendrons à l'être de l'habitation.

Seulement de quel côté, nous autres hommes, trouvons-nous des ouvertures sur l'être de l'habitation et de la poésie? Où, d'une façon générale, l'homme prend-il cette prétention d'arriver jusqu'à l'être d'une chose? L'homme peut la prendre seulement là où il la reçoit. Il la reçoit de la parole que le langage lui adresse. A vrai dire, il la reçoit seulement quand il dirige déjà son attention sur l'être propre du langage et aussi longtemps qu'il le fait. Cependant, à la fois effrénés et habiles, paroles, écrits, propos radiodiffusés, mènent une danse folle autour de la terre. L'homme se comporte comme s'il était le créateur et le maître du langage, alors que c'est celui-ci au contraire qui est et demeure son souverain. Quand ce rapport de souveraineté se renverse, d'étranges machinations viennent à l'esprit de l'homme. Le langage devient un moyen d'expression. En tant qu'expression, le langage peut tomber au niveau d'un simple moyen de pression. Il est bon que même dans une pareille utilisation du langage, on soigne encore son parler; mais ce soin, à lui seul, ne nous aidera jamais à

1. Voir plus haut p. 170, n. 2, et pp. 172 à 175.

remédier au renversement du vrai rapport de souveraineté entre le langage et l'homme. Car, au sens propre des termes, c'est le langage qui parle. L'homme parle seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il lui dit. Parmi tous les appels que nous autres hommes pouvons contribuer à faire parler, celui du langage est le plus élevé et il est partout le premier [1]. Le langage nous fait signe et c'est lui qui, le premier et le dernier, conduit ainsi vers nous l'être d'une chose. Ceci toutefois ne veut jamais dire que, dans n'importe quelle signification de mot prise au petit bonheur, le langage nous livre l'être transparent de la chose, et cela d'une façon directe et définitive, comme on livre un objet prêt à l'usage. Mais la correspondance, dans laquelle l'homme écoute vraiment l'appel du langage, est ce dire qui parle dans l'élément de la poésie. Plus l'œuvre d'un poète est poétique, et plus son dire est libre : plus ouvert à l'imprévu, plus prêt à l'accepter. Plus purement aussi il livre ce qu'il dit au jugement de l'attention toujours plus assidue à l'écouter, plus grande enfin est la distance entre ce qu'il dit et la simple assertion, dont on discute seulement pour savoir si elle est exacte ou inexacte.

...l'homme habite en poète...

dit le poète. Nous entendrons plus clairement la parole de Hölderlin si nous la replaçons dans le poème où elle a été prise. Nous n'écouterons tout d'abord que les deux vers dont, avec des ciseaux cruels, nous avons détaché la parole. Ce sont les vers suivants :

Plein de mérites, mais en poète,
L'homme habite sur cette terre.

1. Voir le passage correspondant, p. 172.

C'est dans la qualification « en poète » *(dichterisch)* que résonne le ton fondamental des vers. Le contexte fait ressortir cette qualification, et cela de deux côtés : par ce qui la précède et par ce qui la suit.

Ce qui précède sont les mots : « Plein de mérites, mais... » Ils sonnent presque comme si ce qui les suit : « en poète » restreignait l'habitation pleine de mérites de l'homme. Seulement c'est l'inverse qu'il faut comprendre. La limitation est exprimée par les mots « plein de mérites », auxquels nous devons ajouter par la pensée un « sans doute ». Sans doute l'habitation de l'homme est-elle à bien des égards méritoire. Car l'homme donne ses soins aux choses qui croissent, et qui sont des choses de la terre, il protège ce qui grandit pour lui. Soigner et protéger *(colere, cultura)* forment un des modes de l'habitation *(Bauen)*. L'homme, toutefois, ne cultive pas seulement ce qui de soi-même développe une croissance, mais il bâtit aussi au sens d'*aedificare*, en construisant ce qui ne peut pas naître et subsister par une croissance. Ce qui est bâti, les bâtiments, en ce sens du mot « bâtir » *(bauen)*, ce ne sont pas seulement les édifices, mais toutes les œuvres dues à la main et aux accomplissements de l'homme. Pourtant les mérites de ce multiple « bâtir » ne remplissent jamais entièrement l'être de l'habitation. Au contraire, ils ferment à l'habitation l'accès même de son être, dès lors qu'ils sont simplement recherchés et acquis pour eux-mêmes. Ce sont alors les mérites qui, justement par leur abondance, restreignent partout l'habitation dans les limites de la culture et de la construction. Ces dernières cherchent à satisfaire aux besoins de l'habitation. Cultiver, au sens des soins que le paysan donne à la croissance, construire, c'est-à-dire édifier des bâtiments, des usines, et fabriquer des outils, sont déjà des conséquences essentielles de l'habitation, mais ils ne sont pas sa base, encore

moins l'acte qui la fonde. Celui-ci doit s'accomplir dans un autre mode du « bâtir » *(Bauen)*. Ce « cultiver-et-construire » *(Bauen)*, qui est pratiqué d'une manière courante et souvent exclusive et qui est ainsi la seule façon d'habiter connue, apporte sans doute à l'habitation une abondance de mérites. Mais l'homme peut habiter seulement quand c'est d'une autre façon qu'il a déjà « bâti », qu'il « bâtit » et projette constamment de « bâtir ».

« Plein de mérites (sans doute), mais en poète, l'homme habite... » Viennent ensuite dans le texte les mots : « sur cette terre .» On est tenté de juger cette addition superflue; car habiter désigne déjà le séjour de l'homme sur la terre, sur « cette » terre, à laquelle tout mortel se sait confié et livré.

Seulement, quand Hölderlin dit hardiment que l'habitation des mortels est poétique, cette parole, à peine prononcée, éveille l'impression que l'habitation « poétique » arrache précisément les hommes à la terre. La poésie *(das Dichterische)*, lorsqu'on l'identifie au genre « poétique » *(das Poetische)*, n'appartient-elle pas au royaume de la fantaisie? L'habitation en mode poétique survole le réel dans le ciel de la fantaisie. Le poète (Hölderlin) va au-devant de pareilles appréhensions en disant expressément qu'habiter en poète est habiter « sur cette terre ». Non seulement Hölderlin met la « poésie » à l'abri d'une erreur d'interprétation facile à commettre, mais, en ajoutant les mots « sur cette terre », il nous dirige proprement vers l'être de la poésie. Celle-ci ne survole pas la terre, elle ne la dépasse pas pour la quitter et planer au-dessus d'elle. C'est la poésie qui tout d'abord conduit l'homme sur terre, à la terre, et qui le conduit ainsi dans l'habitation.

Plein de mérites, mais en poète,
L'homme habite sur cette terre.

Savons-nous maintenant comment l'homme habite en poète? Nous ne le savons pas encore. Nous courons même le danger de mêler des pensées de notre cru au verbe poétique de Hölderlin. Hölderlin mentionne sans doute la façon dont l'homme habite ainsi que ses mérites, mais il ne rattache pas l'habitation, comme nous l'avons fait, aux actes-d'habitation *(Bauen)*. Il ne parle pas de ces actes, ni au sens de protection, de soins ou de construction, ni de telle manière qu'il présente la poésie comme une façon particulière d'habiter *(des Bauens)*. Ce que dit Hölderlin, lorsqu'il parle d'habiter en poète, ne ressemble donc pas à notre pensée. Celle-ci, pourtant, et ce que Hölderlin dit en poète, sont bien une seule et même chose.

Certainement, il nous faut ici être attentifs à quelque chose d'essentiel. Une brève observation est nécessaire au préalable. Poésie et pensée ne se rencontrent dans « le même » que lorsqu'elles demeurent résolument dans la différence de leur être et aussi longtemps qu'elles y demeurent. Le même et l'égal ne se recouvrent pas, non plus que le même et l'uniformité vide du pur identique. L'égal *(das gleiche)* s'attache toujours au sans-différence, afin que tout s'accorde en lui. Le même *(das selbe)*, au contraire, est l'appartenance mutuelle du différent à partir du rassemblement opéré par la différence. On ne peut dire « le même » que lorsque la différence est pensée. Dans la conciliation des choses différentes, l'être rassemblant du même apparaît en lumière. Le même écarte tout empressement à résoudre les différences dans l'égal : à toujours égaler et rien d'autre. Le même rassemble le différent dans une union originelle. L'égal au contraire disperse dans l'unité fade de l'un simplement uniforme. Hölderlin était à sa manière informé de ces choses. Dans une épigramme intitulée *La racine de tout mal*, il dit :

Il est divin et bon d'être uni; pourquoi donc chez les
[hommes
Ce besoin maladif que seul soit l'être un, la chose une?
(Édit. de Stuttg., I, 1, p. 305)

Si nous réfléchissons à ce que Hölderlin dit en poète au sujet de l'habitation de l'homme en mode poétique, nous entrevoyons un chemin par lequel, à travers la diversité des pensées, nous pourrions nous rapprocher de ce « même » que le poète dit poétiquement.

Mais que dit Hölderlin de l'habitation de l'homme en mode poétique? Nous chercherons la réponse à cette question en écoutant les vers 24 à 38 de notre poème. Car c'est dans leur climat que les deux vers d'abord expliqués ont été prononcés. Hölderlin dit :

Un homme, quand sa vie n'est que peine, a-t-il le droit
De regarder au-dessus de lui et de dire : moi aussi,
C'est ainsi que je veux être? Oui. Aussi longtemps
[qu'au cœur
L'amitié, la pure amitié, dure encore, l'homme
N'est pas mal avisé, s'il se mesure avec la Divinité.
Dieu est-il inconnu?
Est-il manifeste comme le ciel? C'est là plutôt
Ce que je crois. Telle est la mesure de l'homme.
Plein de mérites, mais en poète, l'homme
Habite sur cette terre. Mais l'ombre de la nuit
Avec les étoiles, si je puis parler ainsi,
N'est pas plus pure que l'homme,
Cette image, dit-on, de la Divinité.
Est-il sur terre une mesure? Il n'en est
Aucune.

De ces vers nous ne considérerons qu'une petite partie et avec l'unique intention d'entendre plus clairement ce que Hölderlin veut dire quand il qualifie de « poétique » l'habitation de l'homme.

Les premiers vers donnent une indication (vers 24 à 26). Ils ont la forme d'une question à laquelle le poète répond avec confiance : oui. La question exprime d'une façon plus détournée ce que les vers déjà commentés énoncent directement : « Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre. » Hölderlin demande :

L'homme, quand sa vie n'est que peine, a-t-il le droit
De regarder au-dessus de lui et de dire : moi aussi,
C'est ainsi que je veux être? Oui.

C'est seulement dans le climat de la pure peine que l'homme s'efforce de mériter. Là il accumule les « mérites ». Mais il est aussi permis à l'homme dans ce même climat, à partir de lui, à travers lui, d'élever le regard vers ceux du ciel [1]. Le regard vers le haut parcourt toute la distance qui nous sépare du ciel et pourtant il demeure en bas sur la terre. Le regard vers le haut mesure tout l'entre-deux du ciel et de la terre. Cet entre-deux est la mesure assignée à l'habitation de l'homme. Cette mesure diamétrale qui nous est assignée et par laquelle l'entre-deux du ciel et de la terre demeure ouvert, nous la nommons la Dimension [2]. Que le ciel et la terre soient tournés l'un vers l'autre n'est pas son origine. C'est au contraire leur face à face qui, de son côté, repose dans la Dimension. Celle-ci n'est pas non plus une extension de l'espace tel qu'on se le représente ordinairement : car, de son côté, tout ce qui est spatial, pour autant qu'il a été aménagé en espace [3], a besoin de la Dimension, c'est-à-dire de ce en quoi il est admis.

L'être de la Dimension est la mesure-et-assigna-

1. *Zu den Himmlischen*, « vers les célestes ».
2. *Die Dimension*, transcription française de *Durchmessung* (« mesure diamétrale »).
3. *Als Eingeräumtes*. Cf. p. 183, n. 3.

tion *(Zumessung)*, rendue claire et ainsi mesurable d'un bout à l'autre, de l'entre-deux : de l'essor vers le ciel comme de la descente vers la terre. Nous laissons innommé l'être de la Dimension. Suivant les paroles de Hölderlin, l'homme mesure la Dimension d'un bout à l'autre, alors qu'il se mesure à ceux du ciel. Cette mesure diamétrale n'est pas une chose que l'homme entreprenne à l'occasion, mais c'est en elle seulement que l'homme, d'une façon générale, est homme. C'est pourquoi il peut sans doute faire obstacle à cette mesure, la diminuer ou la fausser, mais il ne peut s'y soustraire. L'homme en tant qu'homme s'est toujours déjà rapporté à quelque chose de céleste et mesuré avec lui. Lucifer lui-même vient du ciel. C'est pourquoi il est dit dans les vers suivants (28 et 29) : « L'homme... se mesure avec la Divinité. » Elle est « la mesure » avec laquelle l'homme établit les mesures de son habitation, de son séjour sur la terre, sous le ciel. C'est seulement pour autant que l'homme de cette manière mesure-et-aménage [1] son habitation qu'il peut *être* à la mesure de *(gemäss)* son être. L'habitation de l'homme repose dans cette mesure aménageante qui regarde vers le haut, dans cette mesure de la Dimension où le ciel, aussi bien que la terre, a sa place.

La mesure aménageante *(Vermessung)* ne mesure pas seulement la terre, γῆ, elle n'est pas simple géo-métrie. Tout aussi peu mesure-t-elle chaque fois le ciel, οὐρανός, pour lui-même. La mesure aménageante n'est pas une science. Elle mesure toute l'étendue de cet entre-deux qui conduit l'un vers l'autre le ciel et la terre. Pareille mesure a son propre μέτρον, donc aussi sa propre métrique.

La mesure aménageante de l'être humain rapporté à la Dimension qui lui est mesurée conduit

1. *Ver-misst*, qui implique « une délimitation réciproque des domaines à l'intérieur de la Dimension » (Heid.).

l'habitation à sa structure fondamentale. La mesure aménageante de la Dimension est l'élément où l'habitation humaine trouve sa garantie *(Gewähr)*, c'est-à-dire ce par quoi elle dure *(währt)* [1]. Cette mesure est la poésie de l'habitation. Être poète, c'est mesurer. Mais que veut dire mesurer? Il est clair que, si la poésie doit être pensée comme un acte de mesure, nous ne devons pas la loger dans n'importe quelle représentation de la mesure et de son mètre.

Il est à présumer que la poésie est par excellence une mesure. Plus encore. En prononçant la phrase : Être poète, c'est *mesurer*, peut-être devons-nous l'accentuer différemment : *Être poète*, c'est là mesurer. Dans la poésie se manifeste ce qu'est toute mesure dans le fond de son être. Aussi faut-il porter notre attention sur l'acte fondamental de la mesure. Il consiste en ceci que, d'une façon générale, on commence par prendre la mesure avec laquelle il faut chaque fois mesurer. Dans la poésie nous voyons apparaître la prise de la mesure. La poésie est la prise de la mesure *(Mass-Nahme)* entendue en son sens rigoureux, prise par laquelle seulement l'homme reçoit la mesure convenant à toute l'étendue de son être. L'homme déploie son être *(west)* en tant que mortel. Il est ainsi appelé parce qu'il peut mourir [2]. Pouvoir mourir veut dire : être capable de la mort en tant que la mort. Seul l'homme meurt — il meurt continuellement, aussi longtemps qu'il séjourne sur cette terre, aussi longtemps qu'il habite. Mais son habitation réside dans la poésie. Quant à l'être de la poésie, Hölderlin le voit dans la prise de la mesure, par laquelle s'accomplit la mesure aménageante de la condition humaine.

Mais comment démontrer que Hölderlin pense

1. Cf. p. 42, n. 1, et pp. 299 et 301.
2. Cf. p. 177, n. 2, et p. 212.

l'être de la poésie comme prise de la mesure? Aucune démonstration n'est ici nécessaire. Une démonstration n'est jamais qu'une opération tentée après coup sur la base de certaines suppositions. Suivant la façon dont celles-ci sont faites, tout peut être démontré. Au contraire, il est peu de choses que nous puissions prendre en considération. Il suffit donc que nous prenions en considération la parole même du poète. Or, dans les vers qui suivent, les questions de Hölderlin portent avant tout sur la mesure. Elles ne portent à proprement parler que sur la mesure. Celle-ci est la divinité avec laquelle l'homme se mesure. Les questions commencent avec le vers 29, en ces termes : « Dieu est-il inconnu? ». Non, manifestement. Car s'il l'était, comment pourrait-il, en tant qu'Inconnu, être jamais la mesure? Toutefois — et il s'agit maintenant d'écouter et de bien retenir ceci — Dieu, au sens de celui qu'Il est, est inconnu pour Hölderlin et, s'il est pour Hölderlin la mesure, c'est précisément *en tant qu'il est cet Inconnu.* Aussi Hölderlin est-il déconcerté par la question irritante : comment ce qui reste inconnu dans son être peut-il jamais devenir une mesure? Ce avec quoi l'homme se mesure doit pourtant se communiquer, apparaître. Mais s'il apparaît, il est alors connu. Le Dieu cependant est inconnu et il est tout de même la mesure. Bien plus, ce Dieu qui demeure inconnu, il lui faut, en même temps qu'il *se* montre comme celui qu'Il est, apparaître comme celui qui demeure inconnu. Ce qui est d'abord mystérieux, ce n'est pas Dieu lui-même, c'est sa *manifestation.* C'est pourquoi le poète énonce aussitôt la question suivante : « Est-il manifeste comme le ciel? ». Hölderlin répond : « C'est là plutôt ce que je crois. »

Pourquoi, demandons-*nous* maintenant, le poète incline-t-il vers cette supposition? Ce qui suit nous répond. Réponse brève : « Telle est la mesure de

l'homme. » Quelle est la mesure pouvant servir à mesurer l'homme? Dieu? non. Le ciel? non. La manifestation du ciel? non. La mesure consiste dans la façon dont le Dieu qui reste inconnu est, *en tant que tel*, manifesté par le ciel. Dieu apparaît par l'intermédiaire du ciel : et ce dévoilement fait voir ce qui se cache — non pas en tentant d'arracher à son occultation ce qui est caché, mais seulement en veillant sur lui dans cette occultation même. Ainsi, par la manifestation du ciel, le Dieu inconnu apparaît-il comme l'Inconnu. Cette apparition est la mesure avec laquelle l'homme se mesure.

Mesure étrange, troublante, semble-t-il, pour la façon dont les mortels se représentent ordinairement toutes choses, incommode pour l'opinion quotidienne, qui comprend tout à peu de frais et qui s'affirme volontiers comme la mesure-étalon de toute pensée et de toute réflexion.

Mesure étrange pour le mode de représentation courant, en particulier aussi pour tout mode de représentation simplement scientifique, en aucun cas une règle ou une toise que l'on pût prendre en main; mais en vérité mesure plus simple à manier que ces dernières, si seulement nos mains ne cherchent pas à saisir, mais sont dirigées par des gestes répondant à la mesure qu'il faut prendre ici. Ce qui a lieu dans une prise qui ne tire jamais à elle la mesure, mais qui la prend dans le recueillement d'un « percevoir » qui demeure un « entendre [1] ».

Mais pourquoi cette mesure, si étonnante pour nous autres modernes, doit-elle être accordée, être dite à l'homme, pourquoi doit-elle lui être communiquée par cette prise de la mesure qu'est l'acte

1. « Prendre » *(capere, nehmen)* conduit à « percevoir » *(percipere, vernehmen)* et *vernehmen* a souvent, comme ici, le sens d'ouïr, entendre. Ce percevoir, qui est un entendre, ou un avoir-entendu, est le νοεῖν (cf. pp. 292-294 et les notes).

poétique? Parce que seule cette mesure atteint, en le mesurant, l'être de l'homme. Car l'homme habite en mesurant d'un bout à l'autre le « sur cette terre » et le « sous le ciel ». Ce « sur » et ce « sous » sont solidaires l'un de l'autre. Leur compénétration est cette mesure diamétrale que l'homme parcourt chaque fois qu'il *est (ist)* en tant que terrestre. Hölderlin dit dans un fragment (Édit. de Stuttgart, 2, 1, p. 334) :

Toujours, ô très cher, la terre
Va et le ciel demeure.

Parce que l'homme *est* pour autant qu'il se tient dans toute la Dimension, son être doit être chaque fois mesuré. Il a besoin pour cela d'une mesure qui d'emblée atteigne la Dimension tout entière. Apercevoir cette mesure, en mesurer toute l'étendue et la prendre comme mesure, cela pour le poète s'appelle : être poète *(dichten)*. La poésie est cette prise de la mesure, à savoir pour l'habitation de l'homme. Dans le poème, en effet, aussitôt après la parole : « Telle est la mesure de l'homme », suivent les vers : « Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre. »

Savons-nous maintenant ce qu'est la « poésie » pour Hölderlin? Oui et non. Oui, pour autant que nous est montré dans quelle perspective il faut penser la poésie, à savoir comme étant par excellence un acte de mesure. Non, pour autant que la poésie entendue comme l'acte par lequel cette étrange mesure atteint et mesure, devient ainsi toujours plus mystérieuse. Et sans doute faut-il aussi qu'elle le demeure, si toutefois nous sommes disposés à nous tenir ouverts dans la région essentielle de la poésie.

On est pourtant surpris que Hölderlin pense la poésie comme un acte de mesure. Et à bon droit,

aussi longtemps, voulons-nous dire, que nous nous représentons la mesure de la façon qui nous est habituelle : à l'aide de choses connues, instruments gradués et nombres, on jalonne un inconnu, qui par là devient connu et est ainsi délimité par un nombre et un ordre entièrement visibles à tout moment. Cette mensuration peut varier suivant la nature des appareils qui y sont commis. Mais qui nous garantit que ce genre habituel de mensuration, simplement parce qu'il est courant, suffise à atteindre l'être de la mesure? Entendons-nous parler de mesure, nous pensons aussitôt au nombre et nous nous les représentons tous deux, la mesure et le nombre, comme quelque chose de quantitatif. Seulement l'être de la mesure est, aussi peu que l'être du nombre, un *quantum*. Nous pouvons bien calculer avec des nombres, mais non pas avec l'être du nombre. Quand Hölderlin voit la poésie comme une mesure et surtout quand il l'accomplit lui-même comme la prise de la mesure, alors, pour penser la poésie, nous devons d'abord considérer, toujours à nouveau, la mesure qui est prise lors de l'acte poétique. Nous devons faire attention au mode de cette prise, où la main ne s'avance pas pour saisir et qui, d'une façon générale, ne consiste pas en une saisie, mais où nous laissons venir ce qui nous est mesuré. Quelle est la mesure convenant à la poésie? La Divinité; Dieu, par conséquent? Qui est le Dieu? Peut-être cette question est-elle trop difficile pour l'homme et posée trop tôt. Commençons donc par demander ce qu'il faut dire de Dieu. Et d'abord une seule question : Qu'est-ce que Dieu?

Des vers de Hölderlin, heureusement conservés, nous viennent en aide : par le fond comme par la date, ils sont de ceux qui se groupent autour du poème « Dans un azur délicieux brille... ». Ils commencent ainsi (Édit. de Stuttgart, II, 1, p. 210) :

Qu'est-ce que Dieu? L'aspect du ciel,
Si riche en qualités pourtant,
Lui est inconnu. Les éclairs en effet
Sont d'un Dieu la colère. N'en est que plus invisible
Ce qui se délègue [1] *en une chose étrangère.*

Ce qui demeure étranger au Dieu, les aspects du ciel, est familier à l'homme. Qu'est-ce donc? Tout ce qui, au ciel et sous le ciel, et par conséquent sur la terre, brille et fleurit, résonne et s'exhale, monte et s'approche, mais aussi s'éloigne et tombe, mais encore se plaint et se tait, mais encore pâlit et s'assombrit. Dans ces choses qui sont familières à l'homme, mais étrangères au Dieu, l'Inconnu[2] entre, il s'y délègue, pour y être gardé et y demeurer comme l'Inconnu. Le poète cependant appelle dans la parole chantante toute la clarté des aspects du ciel, toutes les résonances de ses parcours et de ses souffles, et les ayant appelées, il les fait briller et sonner dans la parole. Mais le poète ne décrit pas seulement, s'il est poète, l'apparence du ciel et de la terre. Chantant les aspects du ciel, le poète appelle ce qui, en se dévoilant, fait apparaître justement ce qui se cache, à savoir *comme* ce qui se cache. Du sein des apparences familières, le poète appelle cette chose étrangère où l'Invisible [3] se délègue pour demeurer ce qu'il est : inconnu.

Le poète ne fait œuvre de poésie que lorsqu'il prend la mesure : lorsqu'il dit les aspects du ciel de telle sorte qu'il se plie à ses apparences, comme à cette chose étrangère où le Dieu inconnu se « délègue ». Le nom qui est courant chez nous pour l'aspect et l'apparence est l' « image » *(Bild)*. L'essence de l'image est de faire voir quelque chose. Par contre les copies et les imitations sont déjà des

1. *Schicket sich*, « s'envoie ». Variante : *schi·bet sich*, « se pousse ».
2. *Der Unbekannte*, au masculin : le Dieu inconnu.
3. *Das Unsichtbare*, au neutre : l'Invisible dont parle Hölderlin.

variétés dégénérées de la vraie image qui, comme aspect, fait voir l'Invisible et ainsi l' « imagine », le faisant entrer dans une chose qui lui est étrangère [1]. C'est parce que la poésie prend cette mesure mystérieuse, nous voulons dire la prend à l'aspect du ciel, qu'elle parle en « images ». Aussi les images poétiques sont-elles par excellence des imaginations [2] : non pas de simples fantaisies ou illusions, mais des imaginations en tant qu'inclusions visibles de l'étranger dans l'apparence du familier. Le dire poétique des images rassemble et unit en un seul verbe la clarté et les échos des phénomènes célestes, l'obscurité et le silence de l'étranger. Par de tels aspects le Dieu étonne. Dans et par l'étonnement, il manifeste sa continuelle proximité. C'est pourquoi dans le poème, après les vers : « Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre », Hölderlin peut poursuivre :

... Mais l'ombre de la nuit
Avec les étoiles, si je puis parler ainsi,
N'est pas plus pure que l'homme,
Cette image, dit-on, de la Divinité.

« ...l'ombre de la nuit » — c'est la nuit elle-même qui est l'ombre, cette obscurité qui ne peut jamais devenir pure ténèbre, parce que comme ombre elle reste confiée à la lumière, projetée par elle. La mesure que prend la poésie se délègue — en tant qu'elle est cette chose étrangère où l'Invisible [3] ménage son propre être — la mesure se délègue dans cette chose familière que sont les aspects du ciel. C'est pourquoi la nature essentielle de la mesure est celle même du ciel. Mais le ciel n'est pas pure

1. Et qui est l'image elle-même. L'image « imagine » *(einbildet)* l'Invisible, c'est-à-dire le revêt d'une forme *(ein-bildet)*.
2. *Ein-Bildungen*, des enveloppements dans une image.
3. *Der Unsichtbare*, au masculin.

lumière. L'éclat de sa hauteur est en soi l'obscurité de son ampleur où toutes choses sont abritées. Le bleu de l'azur délicieux du ciel est la couleur de la profondeur. L'éclat du ciel est le lever et le coucher du crépuscule qui enveloppe tout ce que l'on peut faire connaître. C'est ce ciel qui est la mesure. C'est pourquoi le poète se sent tenu de demander :

Est-il sur terre une mesure?

Et il ne peut que répondre : « Il n'en est aucune. » Pourquoi? Pour cette raison : ce que veulent dire les mots « sur la terre » ne subsiste que pour autant que l'homme habite la terre et, en habitant, laisse la terre être comme terre.

Mais habiter n'a lieu que lorsque la poésie apparaît *(sich ereignet)* et déploie son être, à savoir de la manière que nous pressentons maintenant : comme la prise de la mesure pour toute mensuration. Elle est elle-même la mesure aménageante proprement dite, non pas un simple mesurage au moyen de règles graduées pour des plans à établir. Aussi la poésie n'est-elle pas non plus un bâtir *(Bauen)*, si par bâtir on entend : construire des bâtiments et les munir d'installations. Mais la poésie, en tant qu'elle mesure, et ainsi atteint véritablement la Dimension de l'habitation, est l' « habiter » *(Bauen)* initial. C'est la poésie qui, en tout premier lieu, amène l'habitation de l'homme à son être. La poésie est le « faire habiter » originel.

La phrase : L'homme habite en tant qu'il « bâtit » *(baut)* a maintenant reçu son sens véritable. L'homme n'habite pas en tant qu'il se borne à organiser son séjour sur la terre, sous le ciel, à entourer de soins, comme paysan *(Bauer)*, les choses qui croissent et en même temps à construire des édifices. L'homme ne peut bâtir ainsi que s'il habite *(baut)* déjà au sens de la prise de la mesure

par le poète. Le vrai habiter *(Bauen)* a lieu là où sont des poètes : où sont des hommes qui prennent la mesure pour l'architectonique, pour la structure de l'habitation.

Le 12 mars 1804, Hölderlin écrit de Nürtingen à son ami Leo von Seckendorf : « La fable, vue poétique de l'histoire et architectonique du ciel, est en ce moment ma principale occupation, surtout la nationale [1], pour autant qu'elle diffère de la grecque. » (Édit. Hellingrath, V², p. 333.)

...l'homme habite en poète...

La poésie édifie l'être de l'habitation. Il n'est pas seulement vrai que poésie et habitation ne s'excluent pas. Disons plutôt qu'elles sont solidaires et qu'elles s'appellent l'une l'autre tour à tour. « L'homme habite en poète. » Et *nous*, habitons-nous en poètes? Nous habitons vraisemblablement sans la moindre poésie. S'il en est ainsi, la parole du poète n'est-elle pas convaincue d'erreur? n'est-elle pas fausse? Non : la vérité de sa parole est confirmée de la façon la moins rassurante qui soit. Car une habitation ne peut être non-poétique que si l'habitation dans son être est poétique. Pour qu'un homme puisse être aveugle, il faut que normalement, d'après son être, il voie. Un morceau de bois ne peut jamais devenir aveugle. Mais quand l'homme devient aveugle, on peut encore se demander si dans son cas la cécité provient d'un manque et d'une perte ou si elle est due à une surabondance et à un excès. Hölderlin dit, dans la même poésie où il médite sur la mesure pour toute mensuration (vers 75-76) : « Le roi Œdipe a peut-être un œil de trop. » Il se pourrait donc que notre habitation sans poésie, son impuissance à prendre la mesure,

1. La germanique.

provinssent d'un étrange excès, d'une fureur de mesure et de calcul.

Habitons-nous, et comment, en mode non-poétique? Nous ne pouvons, dans chaque cas, l'apprendre par expérience que si nous savons ce qu'est la poésie. Un renversement de cette façon non-poétique d'habiter nous atteindra-t-il et quand? Nous ne pouvons l'espérer que si nous ne perdons pas de vue ce qui est poétique. Comment et dans quelle mesure notre faire et notre non-faire peuvent-ils avoir une part à ce renversement? Nous seuls le montrerons nous-mêmes lorsque nous comprendrons l'importance de la poésie.

La poésie est la puissance fondamentale de l'habitation humaine. Mais à aucun moment l'homme ne peut *(vermag)* être poète, si ce n'est dans la mesure où son être est transproprié à ce qui soi-même aime *(mag)* l'homme et, pour cette raison, main-tient *(braucht)* son être. Suivant la mesure de cette transpropriation, la poésie est véritable ou non.

C'est pourquoi la poésie véritable ne se manifeste pas non plus à toute époque. Quand et pendant combien de temps la poésie véritable est-elle avec nous? Hölderlin nous le dit dans les vers que nous avons déjà lus (vers 26-29). C'est à dessein que nous avons différé jusqu'à présent de les expliquer. Écoutons-les à nouveau :

Aussi longtemps qu'au cœur
L'amitié, la pure amitié dure encore, l'homme
N'est pas mal avisé, s'il se mesure
Avec la Divinité...

« L'amitié » — qu'est-ce? Le mot est inoffensif, mais Hölderlin lui adjoint une épithète, « la pure ». « L'amitié » *(die Freundlichkeit)* — ce mot, si nous le prenons à la lettre, est l'admirable traduction

que nous propose Hölderlin pour le mot grec χάρις. Dans *Ajax* (v. 522), Sophocle dit de la χάρις :

χάρις χάριν γάρ ἐστιν ἡ τίκτουσ' ἀεί.
Car ce sont les bonnes grâces qui toujours appellent
[les bonnes grâces.

« Aussi longtemps qu'au cœur l'amitié, la pure amitié, dure encore... ». Hölderlin dit « au cœur », tournure qu'il emploie volontiers, et non « dans le cœur »; « au cœur » veut dire : arrivé jusqu'à l'être de l'homme, à cet être qui habite, arrivé comme un appel de la mesure au cœur, de telle façon que le cœur se tourne vers la mesure.

Aussi longtemps que dure cette venue des bonnes grâces, aussi longtemps est-ce avec bonheur que l'homme se mesure avec la Divinité. Quand une pareille mesure a lieu, l'homme est poète à partir de l'être même de la poésie. Quand la poésie apparaît, alors l'homme habite sur terre en homme, alors, comme le dit Hölderlin dans son dernier poème, « la vie des hommes » est une « vie habitante ». (Édit. de Stuttgart, II, 1, p. 312.)

Vue au-dehors.
Quand la vie habitante des hommes s'en va au loin,
Là où la saison brillante des vignes s'étend dans le
[lointain,
Et bien qu'y soient aussi les champs vides de l'été,
La forêt apparaît dans son spectacle sombre.
Que la nature complète le tableau des saisons,
Qu'elle demeure, alors que celles-ci passent vite,
Vient de la perfection, la hauteur du ciel brille alors
Pour les hommes, qu'elle couronne comme une florai-
[son [1].

1. Ce tableau nous paraît évoquer le paysage du littoral gascon, qui à son tour, avec ses champs tôt moissonnés, son immuable forêt de pins et son ciel très dégagé, aide à le comprendre.